

Anne Sénès

Chambre double

Roman



« La vie va jusqu'à la mort
Après elle se fait déraison
C'est là que je l'attends*.»

Alicia Gallienne, *L'autre moitié du songe*
m'appartient.

« Ici, tout a la suffisante clarté et la délicieuse
obscurité de l'harmonie.»

Charles Baudelaire, « Chambre double »,
Le Spleen de Paris.

* NRF, Gallimard, 2020.

– TU M'ÉCOUTES? STAN? ALLÔ? STAN? TU DORS?

Dormir? Comment le pourrais-je, alors que, depuis près de vingt minutes, le temps d'une vie entière, me semble-t-il, Babette soliloque. Tout y est passé. Mes silences, mon manque d'implication dans notre vie commune, mon enfermement volontaire, mon refus de sortir plus souvent. Stan, Stan, Stan.

Babette, Babette, Babette. Dont les maillots de bain diffusent une odeur de chlore qui imprègne peu à peu jusqu'aux murs du Terrier, comme Lisa a toujours surnommé la maison. Dont les recettes à base de tofu et de céréales aux noms impossibles à retenir agrémentent notre quotidien. Dont le fils, Téo, vit arrimé à son iPhone comme un pauvre marin naufragé à sa ligne de vie.

Je soupire.

– Écoute, Bab', je sais que c'est difficile.

Non sans hypocrisie, je rajoute :

– Surtout pour toi, mais...

C'est au tour de Babette de soupirer.

– Je sais, je sais...

Pas besoin d'évoquer à voix haute le décès de Liv pour que les couleurs du deuil imprègnent notre chambre. Ni de rappeler que Lisa a perdu sa mère. Babette n'y peut rien. Je n'y peux rien. Lisa n'y peut rien. On doit s'en accommoder, c'est comme ça. Généralement, il suffit que je laisse entrevoir la possibilité de diriger la discussion sur ce terrain-là pour que Babette renonce à la poursuivre. Pas ce soir. Elle repart à l'attaque :

– Il n'empêche, Stan, ça ne peut plus durer. Téo et moi, nous ne sommes pas des invités de seconde zone dans cette petite vie bien réglée que tu as construite. Nous avons besoin, *j'ai* besoin, de trouver ma place au sein de ce foyer. Je veux bien reconnaître que je suis parfois maladroite, que j'ai une part de responsabilité, mais si tu ne prends pas les choses en main...

Il est l'heure de dormir, chantonne Laïvely, notre assistant domotique à nous, avant de couper brutalement la lumière de ma lampe de chevet.

Babette se crispe à mon côté. Je retiens mon souffle.

Il est l'heure de dormir a résonné de teintes plus vermillon que d'habitude. Laïvely perdrait-elle patience, elle aussi ?

LONDRES, VINGT ANS PLUS TÔT

C'est son rire que j'ai découvert en premier. Un son cristallin aux liserés jaunes, avec une touche de taupe aux entournares. Quelque chose que je n'avais jamais vu auparavant, jamais ressenti.

D'elle, seul son dos était visible. Penchée sur l'acteur qui interprétait Dorian Gray, elle retouchait son maquillage, une palette de fonds de teint à la main. Une palette qui, mise en musique, aurait été comme une cascade de clochettes, le son à peine plus aigu que celui de son rire.

Je me suis arrêté dès la dernière rangée de fauteuils de la salle, et j'ai attendu qu'elle se redresse. Elle portait une jupe courte, noire. Un tee-shirt bleu nuit épousait la courbe de son dos. Pas de soutien-gorge. Des sandalettes en cuir, à la lanière usée. Une masse de cheveux roux, retenus de manière précaire par une pince de coiffeur qui semblait épuisée d'essayer de domestiquer ces mèches qui partaient en tous sens, ne demandant qu'à échapper à sa surveillance.

J'ai vu tout cela, et bien plus encore. La ligne de son bras, le geste de son poignet alors qu'elle agitait un petit plumeau sur les joues de l'acteur ; lui, yeux fermés, s'abandonnait à elle. J'ai

vu la pliure du genou, une veine si bleue qu'elle en était verte, sinuant le long de la jambe avant de disparaître sous l'ourlet de la jupe.

J'ai vu la marque d'une piqûre de moustique au-dessus de son coude droit. Et des taches de rousseur partout autour sur sa peau.

J'ai vu...

Le théâtre un peu crasseux, qui dégageait une odeur de poussière et de sueur. Les sièges rembourrés qui avaient connu des jours meilleurs. L'éclairage concentré sur la scène où s'agitaient des accessoiristes et deux ou trois types dont je me demandais quel était exactement leur rôle dans ce ballet étrange que sont les premières répétitions d'une pièce de théâtre.

J'ai vu le divan au velours grenat où s'était affalé l'acteur. Une lampe avec un abat-jour à franges, à la lumière trop vive. Un portrait tourné contre un mur.

Les voix des uns et des autres me parvenaient, sans que je comprenne de quoi ils parlaient. Les intonations changeaient de ce dont j'avais l'habitude dans les petites salles parisiennes où j'avais fait mes débuts.

Le temps d'une demi-croche, j'avais oublié que j'étais à Londres, que c'était mon premier travail vraiment sérieux et que, pour moi, la vie démarrait à cet endroit même, à cet instant même.

Tout m'est revenu quand la fille s'est redressée et a quitté la scène sans se retourner. Je ne savais toujours pas qui elle était. En revanche, je savais que je n'étais plus le même.

Je n'aurais jamais imaginé qu'une fille-clochette existât pour de vrai. J'avais toujours particulièrement aimé le son du

triangle. Il m'évoquait des gouttes de pluie à la forme idéale, tombant sur une rivière en crue. Une perfection de transparence bleutée, à effet de miroir grossissant. Le tout voyageant à une vitesse telle que l'imaginaire prenait le pas sur le réel.

Mais voilà. À Londres, ce jour-là, je rencontrai une fille-clochette. Et elle voyagea dans ma vie à une vitesse telle que je cherche encore à la rattraper.

Liv, car c'était son nom, était maquilleuse de théâtre. Elle aimait les glaces à la pistache, les scones uniquement tièdes et fourrés aux raisins secs, la pluie quand elle est régulière, le soleil à l'heure du couchant, le gris des pavés, la littérature mais pas celle commise après 1937, les vignobles français, Barcelone et la famille royale britannique.

Tout cela, je l'ai découvert peu à peu, ajoutant des touches de couleur au portrait d'elle qui a pris forme en moi, au fil du temps. Avec Liv, image et réalité se superposaient par moments, pour s'éloigner tellement à d'autres que je ne reconnaissais plus la femme qui dormait contre mon flanc.

Mais ce jour de juillet à Londres, il ne s'agissait pas encore de ça.

J'avais débarqué en ville l'avant-veille. On m'avait sollicité pour composer la musique d'une nouvelle adaptation du *Portrait de Dorian Gray*. Un de mes textes préférés. Un de mes auteurs cultes. Une ville que j'adorais. Il n'en avait pas fallu plus pour que je saute sur l'occasion et accepte tout : des conditions financières pitoyables, un logement miteux, un budget ridicule. J'avais vingt-cinq ans, je me prenais au sérieux, mais pas au point de laisser passer une telle opportunité. Je m'imaginai bilingue, grâce à une scolarité propre et nette et à un

apprentissage laborieux de l'anglais. J'ai vite déchanté, mais les nouvelles notes que me promettait cette langue compensaient largement ma difficulté à converser les premiers temps. Elles se frayaient un chemin en moi, donnaient naissance à de nouvelles perspectives, à de nouvelles associations qu'il me fallut un temps pour accepter comme miennes.

J'avais passé les deux premières journées de mon séjour à me promener, nez au vent, entre Soho et St James Park, entre Covent Garden et les bords de la Tamise. Londres était bruyante, animée, folle. On y croisait des hommes au costume triste et sévère, des filles aux cheveux mauves dressés sur la tête, de vieilles dames dignes tout droit sorties de chez Harrods, des couples branchés s'engouffrant dans les ruelles étroites de Soho. Dans les bus à étage, on avait le sentiment de vivre dangereusement à chaque virage, sous la menace de la prochaine branche de platane. Les touristes poussaient de petits cris, les enfants applaudissaient.

Je me gargarisais de tous ces sons, de toutes ces odeurs, des teintes de l'été sur des pelouses jaunies. J'étais aux anges, et me moquais que l'eau de la douche soit au mieux tiédasse, que mes colocataires aient un goût prononcé pour Blur, de préférence très tard le soir et très fort, que ma chambre ait la taille d'une petite salle de bains d'hôtel de province en France. J'étais prêt à me gaver de plats indiens, de *stew*, de *fish and chips*, de sushis, de tout ce que m'offrait cette ville-monde où régnait une cacophonie de sons, d'odeurs, de couleurs. Le mélange des genres y était sans fin. De Chelsea à Brixton, de Seven Sisters à Greenwich, de Notting Hill à Piccadilly, c'était la planète entière qui vivait là, sous mes yeux éblouis de Français un peu conformiste, un peu enfant sage, pour qui porter pantalon de velours et foulard au cou semblait le

comble de la rébellion. Quant à la musique contemporaine, je m'étais arrêté aux Beatles, à Christophe et aux Stones, et ne cherchais pas plus loin.

Deux jours de balades ininterrompues firent naître en moi une symphonie dont j'étais sûr qu'elle éblouirait le metteur en scène de la pièce, ravi.

Force est de reconnaître que, ma rencontre avec Liv mise à part, cette nouvelle adaptation du classique de Wilde n'aura pas tenu ses promesses.